

En cabane durant la belle saison

Les côtes du Doubs gardent le souvenir des trois frères Filisetti venus régulièrement d'Italie pour fabriquer du charbon de bois. Ils avaient chacun leur chantier et leur endroit de travail. L'un pouvait se trouver dans le Clos du Doubs, un autre dans la région de Malnuit et le troisième à La Goule, à Goumois ou ailleurs encore. C'est cependant dans les environs de Malnuit et du Moulin Jeannottat qu'ils oeuvrèrent le plus fréquemment. Comme nous l'avons vu dans notre précédente édition, ils étaient tous les trois très robustes, résistants et efficaces. Gustave Lachat poursuit ici la description des conditions de travail de ces personnages venus du Sud.

La profession de charbonnier imposait des conditions de vie assez particulières. Du fait que la cuisson du bois demandait une surveillance pour ainsi dire sans relâche, l'homme devait être continuellement présent, jour et nuit – la nuit surtout – auprès de la meule. Il fallait donc qu'il élise domicile sur place et non à la ferme, même la plus proche.

La baraque du charbonnier

Les Filisetti savaient conditionner leur « fourneau » afin de ne pas devoir trop le surveiller pendant trois ou quatre heures, mais il fallait quand même qu'ils soient là. Or, ils ne pouvaient pas vivre continuellement à la belle étoile, ni sous la pluie. Ils utilisaient une baraque rudimentaire montée uniquement avec des perches et des planches de bois.

C'était la tâche du propriétaire-employeur que d'ériger cette maisonnette particulière. Il fallait d'abord établir une charpente avec des bois ronds d'assez petites dimensions et grossièrement façonnés. Les pièces verticales étaient simplement enfoncées dans la terre, mais cela suffisait à donner la solidité nécessaire à la baraque. La charpente terminée, il fallait la revêtir de planches disposées horizontalement et légèrement superposées, afin d'empêcher la pluie d'entrer, surtout en cas de vent. Le toit était confectionné de la même manière, mais en plus, on le recouvrait d'une couche imperméable de papier goudronné. Une ouverture pour la porte ayant été préalablement prévue, il n'y avait plus qu'à la façonner, lui ajuster deux paumelles (gonds) ainsi qu'un crochet ou éventuellement une serrure. Contre la paroi opposée à la porte, on établissait un petit plancher sur toute la largeur de la cabane, à environ cinquante centimè-

tres du sol. En guise de lit, on y déposait une couche de paille assez épaisse, elle-même recouverte d'une toile de jute.

Ce petit bâtiment avait généralement trois mètres de longueur sur deux de largeur. Un homme de taille moyenne pouvait facilement se tenir debout en son centre, sous la faite du toit, mais devait déjà s'incliner s'il s'approchait des parois.

La polenta de campagne

Il restait au charbonnier à assurer ses repas. A cet effet, un petit fourneau en fonte conçu pour recevoir deux casseroles était prêté à l'homme du charbon. Ce genre de petit poêle, très répandu à l'époque, se trouvait dans tous les ménages de paysans et même à plus d'un exemplaire. Le tuyau d'évacuation de la fumée était disposé verticalement et débouchait sur le toit par une ouverture découpée à cet effet. Là, le tube passait au travers d'une plaque de tôle disposée dans le plan de toiture, empêchant le tube d'entrer en contact avec les planches. Il s'agissait d'éviter tout risque d'incendie.

Le charbonnier était ainsi logé et, grâce au petit fourneau, il pouvait cuisiner sa polenta. Cette bouillie de maïs était très appréciée des Filisetti. Ils l'assaisonnaient avec un peu de lait et de fromage qu'ils achetaient dans les fermes environnantes. Ajoutée d'un peu de pain, c'était là toute leur nourriture. Ils ne se procuraient ni viande, ni vin, sauf à de très rares occasions. Ils ne buvaient que de l'eau, le plus souvent puisée au ruisseau. Cette façon spartiate de se nourrir était courante chez les saisonniers



Durant la première moitié du XXe siècle, les forêts des côtes du Doubs ont produit beaucoup de charbon, fabriqué par des spécialistes, comme ici à Soubey, vers 1945.

Photo Nicolet in « Revue jurassienne 1947 »

CHARBONNIERS D'ANTAN (2)

italiens. Ils dépensaient le moins d'argent possible dans notre pays afin d'en faire bénéficier leur famille, ce qui était, en un certain sens, très honorable de leur part. Et s'ils s'accompagnaient parfois de l'un ou l'autre de leurs fils pour les aider dans leur labeur, ces jeunes devaient partager la même subsistance et le même logis que leur père, conditions qu'on aurait probablement de la peine à imposer à la jeunesse d'aujourd'hui!

Des charbonniers habiles bûcherons

Les frères Filisetti étaient également bûcherons. En général, ils façonnaient le bois qu'ils allaient transformer en charbon. Quand on les voyait manier la hache, la scie et surtout la serpe, on demeurait stupéfait devant leur adresse étonnante.

Quand ils avaient tronçonné l'arbre jusqu'à un diamètre d'environ neuf centimètres, ils lâchaient la scie pour se saisir de la serpe. Jugeant rapidement la longueur standard de un mètre, ils appliquaient un puissant et vigoureux coup de serpe sous la branche, puis un semblable sur le dessus, exactement vis-à-vis. Malgré un diamètre souvent sensiblement plus grand que le poignet d'un homme, la branche cassait comme une allumette.

Ils avaient l'œil et la main tellement exercés que les rondins débités à la serpe mesuraient toujours entre nonante-six et cent centimètres. Dans ma jeunesse, j'ai façonné beaucoup de bois dans les forêts, mais jamais je ne suis arrivé à une telle régularité.

Petit outil qui ne les quittait jamais et qu'ils utilisaient à tous moments, la serpe était toujours suspendue au bas de leur dos et prête à être saisie quand il le fallait. A cet effet, ces adroits bûcherons disposaient à leur ceinture, derrière le dos, un crochet métallique de provenance italienne spécialement conçu pour cela. Ainsi, ils économisaient du temps. De plus, ils avaient une manière tout à fait particulière et rapide de la suspendre ou de la reprendre.

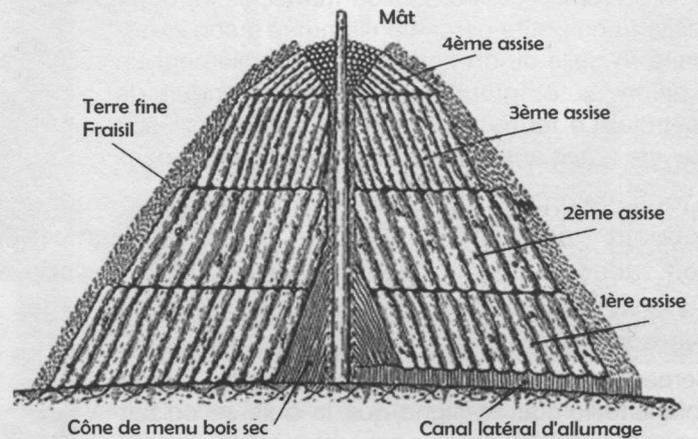
En revanche, il leur manquait les connaissances pour affûter leurs outils. S'il fallait limer les dents de scies ou aiguiser la hache ou la serpe, ils devaient avoir recours à leurs employeurs.

Au début de leur séjour dans notre région, ces extraordinaires travailleurs ne possédaient que des haches de moindre qualité, de fabrication italienne, pourvues d'un taillant trop étroit. C'est alors que les frères Dubail, qui furent souvent leurs employeurs, leur en procurèrent de nouvelles, sorties des mains du talentueux Philipponnet. Ce forgeron-taillandier était établi au hameau de Fuesse, sur territoire français, à deux kilomètres en aval du Moulin Jeannotat. Grâce à ces nouveaux outils judicieusement et adroitement confectionnés, les frères Filisetti purent abattre une besogne encore plus considérable.

L'art de fabriquer le charbon de bois

La fabrication du charbon est un art assez particulier, fai-

sant appel à un processus précis. Tout d'abord, le bois façonné doit être acheminé vers la place à charbon. On a connu certains charbonniers pour lesquels le propriétaire de la forêt devait effectuer ce transport avec ses chevaux. Il n'en était pas ainsi pour les frères Filisetti, qui se chargeaient eux-mêmes de cette besogne, à dos d'homme.



La meule pouvait être disposée de plusieurs façons. Dans notre région, c'est la construction dite « française » qui prévalait.

Ensuite, il fallait aménager une place plane et circulaire d'environ huit mètres de diamètre. Au centre, les charbonniers plantaient une perche longue de quatre à cinq mètres. Autour et à la base de ce mât, ils arrangeaient une certaine quantité de bûchettes ou de copeaux bien secs destinés à l'allumage, puis ils dressaient en cercle les bûches et les rondins, en les inclinant légèrement vers le centre, jusqu'à ce que la masse de bois disposée atteigne un diamètre d'environ cinq mètres à sa base. Durant ce premier montage, il fallait prendre soin d'aménager un canal d'allumage horizontal, au ras du sol, car le feu devait être bouté au centre de la meule.

Sur le premier étage de bois ainsi disposé, on en dressait un second, puis un troisième et même un quatrième, selon l'importance du bois à cuire. Cet empilement offrait l'aspect d'une pyramide circulaire. Avec trois étages, elle pouvait contenir 35 à 40 stères de bois. Ces proportions correspondent à la façon de faire des Filisetti, mais on peut en rencontrer d'autres.

Le montage du bois étant terminé, il fallait recouvrir le tout d'une couche de mousse, à récolter dans la forêt. Il s'agissait là d'un matériau de colmatage supportant à son tour une couche de terre humide. Après plusieurs utilisations, cette terre devenait noire et assez fine. La masse de recouvrement devait être étanche à l'air de façon à cuire le bois sans l'enflammer. On disait que le feu était étouffé. Rappelons que la présence d'oxygène est nécessaire pour qu'un feu brûle. Toutefois, le pourtour supérieur du mât était épargné de terre sur quelques centimètres, afin d'assurer un tirage suffisant pour maintenir les flammes, mais au centre de la meule seulement.

CHARBONNIERS D'ANTAN (2)

Une fois montée, la meule de bois était appelée « un fourneau », ou « in foéné » en patois (et non pas « in foena », qui désigne un poêle domestique). Elle gardait cette appellation jusqu'à la fin de sa cuisson.

Il ne restait plus alors qu'à bouter le feu à ce « fourneau ». Comme on l'a vu, les charbonniers avaient prévu un passage au ras du sol, de l'extérieur vers le centre. Par ce tunnel, ils introduisaient une petite perche enflammée à son extrémité. A celle-ci, on entortillait préalablement un chiffon plutôt grand, copieusement enduit de pétrole. Le feu n'avait plus qu'à accomplir son œuvre grâce aux bûchettes et copeaux disposés au début de la construction.

Tout n'était cependant pas terminé: pendant trois ou quatre jours, il s'agissait de veiller à ce que le feu ne profite pas d'une éventuelle fissure, sans quoi c'eût été rapidement l'incendie de toute la meule. Le feu, qui devait être continuellement étouffé, dégageait une légère fumée blanche: c'était le signe que le bois se cuisait sans le moindre dommage.

Un combustible d'excellente qualité

Il a été dit plus haut qu'une fois la masse de bois allumée, elle exigeait une surveillance continue. Sans qu'on pût savoir comment ils s'y prenaient, les Filisetti pouvaient laisser leur « fourneau » plusieurs heures sans surveillance, sans aucun risque d'incendie. Ainsi pendant que le bois cuisait, ils vauquaient au bûcheronnage.

A la fin du processus, c'est un charbon de très haute qualité qui se révélait au fur et à mesure du démontage systématique de la meule. Jamais on ne put savoir où ces charbonniers avaient puisé les connaissances pour transformer aussi adroitement le bois en charbon. Pour cela, ils étaient très doués tous les trois. Si l'on avait démonté minutieusement « le fourneau » après la cuisson, on aurait retrouvé un très grand nombre de bûches et de rondins intacts, quoique plus courts et plus petits. En effet, le bois ainsi transformé diminue sensiblement de volume. Un rondin d'un mètre à l'origine n'accusait plus que 65 à 70 centimètres. En le tenant dans la main, si on le frappait légèrement avec un morceau de bois, il résonnait comme une cloche, prouvant ainsi sa qualité.

Galerie d'hommes noirs

Dans la région, nous pûmes aussi voir à l'œuvre d'autres charbonniers. Pour ne citer que ceux qui m'ont laissé un certain souvenir et qui sont tous disparus, mentionnons Arthur Cuenin et Henri Ferrero de Soubey, les deux frères Paul et Emile Guerne, dont le premier fut un très habile bûcheron et le second assez bon charbonnier, et l'Argovien Louis Lindegger. Je n'oublierai pas les frères



Sur cette place des côtes du Doubs, devant la cabane du charbonnier, la meule et le chantier ont évolué. Prise à quelques jours d'intervalle, la photo du bas montre aussi une seconde meule construite pendant que la première cuisait.

Archives André Petignat

Vautier, de Courtedoux, qui, durant presque toute la guerre 1914-18, furent charbonniers à Malnuit. Durant la suivante de 1939 à 1945, on vit occasionnellement à l'œuvre Joseph Zuretti, domicilié aux Emibois.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, de tous ces charbonniers, il ne s'en trouva pas un seul qui eût pu rivaliser de savoir et de force avec les frères Filisetti. On les respectait naturellement, on les appréciait, on les admirait, on les aimait. C'était des hommes merveilleux, tant par leur probité que par leur gentillesse, leur douceur et leur agréable caractère. Malgré leur force physique exceptionnelle, jamais ils n'auraient frappé quelqu'un. Heureusement, car il n'aurait certainement pas été agréable de se faire empoigner par eux!

■ **D'après Gustave Lachat**

☛ Suite de ce récit dans un prochain numéro.